



Illustration : **Félix Ziem** (tro 1850-1860).

TEXTE 1/5

Lu par **Martin Couder**

À écouter sur
www.tidouaralre.com

Il se trouve des gens pour croire et publier que les paysans ne sont pas frappés par la magnificence du monde et particulièrement par la nature. Pour eux, sans doute, un laboureur n'élève jamais son regard au-dessus de la crinière de son cheval. Quelle erreur ! Une fois, un Cornouaillais m'a chanté la gloire de l'aube sur un air qu'on ne trouve jamais dans les livres, à ma connaissance. Et lui, il était dans son champ à cinq heures du matin. Il ne rencontrait pas l'aube au hasard. Depuis quarante ans et plus, ils avaient rendez-vous ensemble tous les jours.

Une nuit que nous avons été au bal à Peumerit (c'était autour de mes vingt ans), je revenais à la maison de mon père à travers champs avec un de mes amis, assez pressés l'un et l'autre : ceût été une honte pour nous si le coq de Penkleuziou avait chanté avant que nous ne fussions allongés dans nos lits, aussi tranquilles que les anges du Paradis. En ce temps-là, un jeune homme aventurait sa réputation quand il restait à danser « par-dessus le coq », c'est-à-dire jusqu'à l'aube. Nos pauvres mères auraient rouillé leurs joues et navré leur cœur à force d'entendre les commères épiloguer venimeusement à propos des enfants perdus qui courent les chemins de nuit et restent à pourrir les draps quand le soleil s'est levé sur les remparts du ciel.

C'est pourquoi les deux chats-de-lune allongeaient le pas, aussi vite qu'ils pouvaient, à travers les sentiers blêmes, à la lisière des terrains labourés. Mais ils eurent beau faire patte de velours, quelque chien ravagé d'insomnie leur vomit dessus sa réprobation rauque. Un autre s'éveilla plus loin et se mit à faire son vacarme, et puis un autre encore. Quand je tournai mon regard vers l'est, je vis comme une paille de seigle livide et mal nourrie. C'était la prime aube. Le taillis et les talus demeuraient encore dans l'ombre, mais la blancheur blafarde gagnait les champs découverts. Là-bas, à Penkleuziou, le damné coq allait secouer ses plumes. Les chiens, ses complices, nous conduisaient vers lui par un chemin sonore. Écœurant ! Nous étions destinés à entrer dans le bourg juste à l'heure où les bonnes gens s'attaqueraient aux travaux du lundi matin. Une honte pour nos ancêtres. Pour nos descendants, nous verrions plus tard.

Mon camarade décida de traverser les pièces de terre pour abrégé la route et faire cesser les aboiements. Nous abandonnâmes l'ombre des arbres. Alors nous aperçûmes au milieu des terres, le fantôme d'un paysan à côté du fantôme d'un cheval, parfaitement immobiles l'un et l'autre, tournés vers l'est. Le versoir d'une charrue luisait faiblement entre eux. Arrivé assez près : «Salut à vous, dis-je, vous êtes de bien bonne heure avec votre travail !» D'abord, le paysan ne répondit rien et ne réagit pas le moindrement. Un temps après : « Salut à vous ! dit-il, vous êtes bien tard avec votre dimanche ! » Mais il ne bougea pas la tête, il tint son regard fixé vers l'est. Le cheval souffla des naseaux un bon moment et fit frissonner sa peau sous le harnais. Était-ce mépris pour nous ? La buée de son haleine répandit une odeur de corne.

La jeunesse est irascible, comme on sait. Nous allions river son clou au laboureur, sec et net, quand nous vînmes à penser que nous marchions sur ses terres. Et d'ailleurs, l'homme souriait. Je regardai vers l'est. Entre-temps, la paille de seigle avait changé de

couleur, elle ressemblait maintenant au chaume rouge du sarrasin. Et le ciel, autour d'elle, était une peau claire sous laquelle courait le sang. Sur la gauche, une pièce fraîchement labourée sortit de l'ombre, des sillons brillants de rosée nocturne. Traversé d'un air vivace, le bloc massif du taillis libéra ses arbres, se mit à vivre par toutes ses branches. Un vent faible passa ses coups de démêloir, nonchalamment, pour faire la toilette matinale de chaque chose. Le paysan leva la main : « Écoutez, dit-il, ils vont se mettre à chanter ! » Il connaissait l'instant juste, car, aussitôt après, le taillis résonna du babillage des menus oiseaux. « L'alouette n'y est pas encore, continua le paysan. Mais, pour moi, c'est le moment de relever la charrue. Un temps magnifique, les gars ! Après une aurore pareille, le pauvre coupeur de vers travaillera tout au long du jour avec un colombier dans la tête. » Là-dessus, il attela son cheval sans sonner un mot de plus.

Vers l'est, le chaume de sarrasin avait pris la grosseur d'une gerbe. Une charrette cahotait dans le chemin creux derrière notre dos. Nous entendîmes claquer un coup de fouet. Une alouette jaillit d'un sillon et s'éleva tout droit, sifflant ses roulades pour se perdre dans le ciel. Encore un instant et ce fut le chant du coq de Penkleuziou qui se moquait de nous. Le soleil alluma sa lumière de jour et nous voilà tous les deux au milieu des terres avec une ventrée de honte, tout nus dans nos habits du dimanche.

Les autres et les miens. La vie des gens obscurs – P.-J. Hélias
Editions Plon, 1977